

Rita El Khayat
Le moi colonisé

Abstract

In this presentation, the author of the book « Lo schiaffo » (Slap in the face) has tempted to describe the phenomenon of colonization through all its faces, its periods, its meanings. It's obviously very complex and impossible to describe in a unique book; but, this one is the long memory of humiliation and the expression of an enormous suffering of a girl abused by a teacher, suffering burning until now in the heart of the author. The slap in the face of the girl that was an unfair act, something impossible to forgive, to forget or to say before decades.

It was impossible to publish this book in France and the Italian edition gave this kind of reparation and consolation to the woman that never was able to say the event to someone. Adult and aware of the importance of testimonies, revelations and analysis, she found the courage to, at last, write it and explain all the circumstances of all that, rooted in colonization and the despise of the Other, when he's submitted, defeated and half destroyed by the aleas of History.

« Lo schiaffo », livre que j'ai écrit sur le colonialisme était un devoir vis-à-vis de moi-même et de tous peuples colonisés, de toutes les personnes qui en ont souffert ou qui ont été tuées parce qu'elles ont osé résister à l'envahisseur. En même temps, j'ai écrit ce livre pour affronter, constater le fait que c'est en Occident qu'on parle « d'études postcoloniales » dans les universités, c'est en Occident qu'on publie des livres sur le colonialisme et encore en Occident qu'on pérore sur les écrans des télévisions sur ce sujet. Et non, chez nous, les colonisés de l'Histoire avec un grand « H ».

Comme en période coloniale, les ex-colonisés ne parlent pas d'eux-mêmes, soit parce que c'est mal vu, voire interdit dans certains des Etats où ils vivent, (en tous cas, ce n'est jamais politiquement correct), soit on en parle seulement et la plupart du temps avec haine et rejet des envahisseurs, en majorité anglais et français, on en parle avec impuissance et dans les impossibilités d'effacer la blessure opérée par le colonialisme.

D'autre part, la faiblesse économique des médias, de l'édition, la pauvreté de la présence intellectuelle, artistique et scientifique des pays ex-colonisés, ne permettent pas aux intellectuels, aux artistes et aux scientifiques de ces pays de s'exprimer d'autant plus que les plus audacieux d'entre eux et les plus créatifs, voire les plus géniaux, sont réprimés et interdits de parole dans leurs pays réciproques qui sont loin d'être démocrates.

C'est un effet d'écrasement de ces individualités, les plus importantes pour leurs sociétés, qui est exercé sur les plus révolutionnaires qui sont soit persécutés soit emprisonnés comme Boualam Sansal aujourd'hui en Algérie parce qu'il a dit une vérité historique. Ce sont les boucs émissaires de sociétés qui ont été ravagées par le colonialisme et qui sont incapables de se « re » construire car leur corps, symboliquement, a été tellement blessé, infecté, traumatisé, brûlé qu'il n'arrive pas à guérir.

Ce corps n'a plus la santé d'auparavant, il n'a plus d'immunité, il ne se répare pas et ses traumatismes psychiques sont encore bien plus graves que ceux qui, physiquement, ont détruit sa force première, celle qu'il ne récupérera plus: il n'y a pas de possibilité de *restitutio ad integrum*.

L'état des peuples avant la colonisation était culturellement très spécifique, produit par des siècles d'évolution, marqué par des modes de vie authentiquement créés par l'ensemble des sociétés et de leurs individus chacun avec son génie propre, rempli de croyances spécifiques, disposant de systèmes politiques radicalement différents de ceux des colons.

Les interférences se firent à tous les niveaux, deux corps en présence échangeant systématiquement entre eux.

Si j'ai été confiée à l'école française, par exemple, ce fut une rupture totale avec la condition féminine antérieure de mes familles paternelle et maternelle, donc avec tous mes ancêtres: mon père, bilingue et élève de « l'Ecole des Fils de Notables » créée par les Français pour avoir les élites locales dont ils avaient besoin, en m'inscrivant à l'école moderne, rompait strictement avec l'analphabétisme des femmes de tout le Maroc et du monde dit arabe ou musulman.

Les femmes étaient soumises à l'ordre masculin, les armes qu'allaient me donner l'instruction allaient me faire abattre tout l'édifice archaïque dans lequel je suis née; je fus schizoïde en ce sens que la culture familiale et sociale et celle de l'école étaient tellement distantes et différentes que je fus obligée, psychologiquement et intellectuellement, de faire un double effort dans mon développement, voire un triple: d'abord avec les langues, j'en parlais deux dès mon plus jeune âge, mon père étant parfaitement francisé, puis avec les usages sociaux et familiaux, tout en étant étrangère aux deux systèmes que je fréquentais à tour de rôle, ce qui faisait une troisième voie en produisant mes propres codes et interactions sociales.

Avec le recul, je constate que ma parentèle féminine qui n'a pas fréquenté le même système, intégralement français, dans lequel j'ai baigné est très différente de moi; cousines, tantes et parentes étaient ou sont arabisées, mentalement et d'apparence; nous n'avons pas d'échanges possibles sur les plans intellectuels ou de simple conversation, en ce sens que les codages qu'elles ont eus ne sont pas du tout les mêmes que les miens.

Je subissais l'arrogance des Français et celle de ma famille élargie qui regardait mon évolution avec suspicion, avec une sorte de mépris distant, avec probablement de la jalousie puisque j'allais faire des études très prolongées alors que les filles de mes familles se sont arrêtées très tôt dans leurs études, pour se marier et avoir des enfants, reproduisant le type de vie que leurs mères et toutes les Marocaines vivaient avant l'arrivée des colons.

Actuellement, si j'utilise l'analyse transférentielle, je me trouve dans la situation de l'adulte face aux enfants, ces femmes, même âgées, restées et maintenues au degré premier de leur développement humain et de l'optimum de ce qu'elles auraient pu espérer vivre.

Le président français Emmanuel Macron, pendant ses mandats, s'est étendu sur la question de la colonisation: parce qu'il a le pouvoir, ce pouvoir que je n'ai pas pour exprimer mon être profondément transformé, blessé et conforté dans le même temps, par la France et les Français, il édicte que « la colonisation est un « crime contre l'humanité » (15 février 2017, déclaration à Alger; puis dans un entretien au magazine « *Le Point* », en novembre 2016, il a déclaré « *En Algérie, il y a eu la torture, mais aussi l'émergence d'un Etat, de richesses, de classes moyennes, c'est la réalité de la colonisation*, soulignait-il. *Il y a eu des éléments de civilisation et des éléments de barbarie.* ». Il n'était pas encore président...

Devenu président français, il a le pouvoir du chef de la meute tel que décrit par Freud, menant la population, exerçant le pouvoir de son pays dans le monde. Comme le meneur de la horde primitive dans laquelle les jeunes, les faibles, les femmes et même les mâles sont sous le diktat impérieux et exclusif du détenteur de tous les instruments de contrôle, de parole et de puissance exercée sur les autres, voilà sa réponse à l'agitation sociale après le meurtre de George Floyd aux États-Unis, le 25 mai 2020, s'adressant à ceux qui étaient contaminés par la révolte américaine des rues, les migrants et les Noirs d'entre eux vivant en France et dans les DOM-TOM (départements et territoires d'outre-mer, restes de l'empire colonial français dispersé à travers le monde).

Je vous le dis très clairement mes chers compatriotes. La République n'effacera aucune trace, aucun nom de son histoire. Elle n'oubliera aucune de ses

œuvres, elle ne déboulonnera pas de statues. Nous devons plutôt lucidement regarder ensemble toute notre histoire, toutes nos mémoires.

(Emmanuel Macron, Président de la République française, allocution télévisée, 14 juin 2020).

Le pouvoir est violent et pervers: les propos du candidat ne sont plus ceux de l'homme au pouvoir.

C'est dans cet écart que nous, individus et pays ex-colonisés, vivons entre la perversité des grandes puissances et la violence de la force économique et technologique.

On a compris que l'individu singulier, dans les pays « traditionnels », est dans un marasme qu'il gère en dedans de lui-même, plus ou moins adapté socialement, plus ou moins équilibré entre plusieurs cultures, affrontant comme il peut, dans la mesure de son équilibre et de ses chances de départ, la tradition et la modernité dans le même temps, les aléas politiques agitant le système dans lequel il vit, avec ses capacités instinctives, affectives et intellectuelles aptes à le maintenir dans un projet de vie satisfaisant.

Mais il faut savoir que les individus bi-culturés ou acculturés, c'est-à-dire imprégnés de cultures occidentales alors qu'ils vivent dans des systèmes fermement maintenus dans la tradition que la colonisation a échoué à transformer ou à éradiquer, sont dans un profond malaise.

On n'est pas loin de « Malaise dans la civilisation » de Sigmund Freud: « La question cruciale pour le genre humain me semble être de savoir si et dans quelle mesure l'évolution de sa civilisation parviendra à venir à bout des perturbations de la vie collective par l'agressivité des hommes et leur pulsion d'autodestruction. Sous ce rapport, peut-être que précisément l'époque actuelle mérite un intérêt particulier. Les hommes sont arrivés maintenant à un tel degré de maîtrise des forces de la nature qu'avec l'aide de celles-ci il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, d'où une bonne part de leur inquiétude actuelle, de leur malheur, de leur angoisse. Il faut dès lors espérer que l'autre des deux «puissances célestes», l'éros éternel, fera un effort pour l'emporter dans le combat contre son non moins immortel adversaire. Mais qui peut prédire le succès et l'issue ? »

Ces propos freudiens sont prémonitoires non seulement de ce que vit le monde en 2024, mais ils peuvent parfaitement être appliqués pour comprendre la colonisation et pourquoi elle a eu lieu et ses suites tant collectives qu'individuelles.

Si, sur le plan de la psychologie collective, les ex-colonisés semblent avoir pensé leurs blessures (*en fait, ils en font soit un déni, soit un refou-*

lement complet, préférant proférer des propos semblables à ceux du névrosé qui ne connaît pas l'origine de ses troubles psychiques).

Sur le plan individuel, les souffrances sont impossibles à cacher ou à dénier: la manière extrêmement brutale avec laquelle les sociétés ont été colonisées a créé des distorsions et des aberrations dans leur fonctionnement interhumain, familial, social et économique-politique. Si les puissances occidentales ont accordé leur indépendance aux colonisés, ils les ont recolonisés économiquement et ils les tiennent par les prêts et l'imposition d'achats de leurs productions. Ils ont de surcroît tracé des limites et frontières géographiques aberrantes qu'ils ont exigé de faire respecter après les indépendances, ce qui a provoqué d'innombrables conflits entre les peuples et les Etats. Ils ont maintenu en place des dictateurs, des satrapes et des tyrans quand ils servaient leurs intérêts économiques puis les lâchaient quand ils n'en avaient plus besoin (Saddam Hussein, le Chah d'Iran, etc.).

Tous ces aspects ont fortement influé sur les individus, mais surtout sur chaque individu pris séparément. Les mémoires collectives et individuelles sont profondément blessées, ce que beaucoup d'Occidentaux ne peuvent même pas soupçonner: d'autre part, dans la majeure partie des pays ex-colonisés, il est posé un tabou sur les périodes coloniales, tant les dirigeants et leurs peuples sont restés traumatisés par ce phénomène, n'ont pas envie d'en parler, ont cicatrisé de différentes manières ou se sont livrés à des luttes intestines sanglantes et sans suites bénéfiques et positives.

...
Le grand scientifique et médecin français Henri Laborit a parlé (*Conférence non enregistrée à l'Institut française de Casablanca, 1990*) de la « *supériorité technique des puissances occidentales sur toute autre forme de puissance* », supériorité qui a permis l'envahissement de tout le monde dit traditionnel, devenu dans les années 1950 le « Tiers-monde » dans une volonté gauchiste et révolutionnaire abattue par les Etats-Unis parce qu'elle contrevenait au capitalisme sauvage de ce pays.

Les Occidentaux ont envahi le monde d'abord en éliminant quasiment les peuples amérindiens dans les trois Amériques, après leur découverte en 1492: cette tuerie de masse ressemble à un gigantesque meurtre d'enfants comme on le faisait dans les civilisations anciennes, quand ils étaient malformés, déficients et incapables de vivre par eux-mêmes ou pour des raisons anthropologiques comme le meurtre rituel des filles en Arabie préislamique ou qu'on en voulait tout simplement pas, comme le *pater familias* romain qui avait droit de vie et de mort sur ses nouveau-nés.

L'esclavage, phénomène aussi odieux qu'incompréhensible dans les temps modernes (il a existé, apparemment, dans toutes les périodes reculées de l'Histoire humaine) a été suivi par le colonialisme, les peuples traditionnels étant incapables de se défendre contre cette puissance occidentale technologique écrasante.

Aujourd'hui, la force de la puissance occidentale n'a pas disparu mais elle se confronte à d'autres formes de puissances aussi diverses qu'impossibles à cerner dans leurs effets réciproques dans le futur et entre elles-mêmes et face à l'Occident vainqueur jusque là.

Il faut considérer que l'islamisme radical et terroriste est un résultat de la colonisation à large échelle: tout le monde islamique a été colonisé sans aucune exception. Le monde arabo-islamique a été observé, décrit, dévoilé et vécu comme l'exotisme même; c'est le livre-maître d'Edward Said qui a magistralement révélé cet Orient fabriqué par l'Occident.

Il était prévisible que les musulmans, blessés dans l'invulnérabilité socio-familiale prônée par leurs croyances profondes, se révoltent d'une façon plus qu'imprévisible, elle est monstrueuse à travers l'islamisme radical terroriste; les sociétés bouleversées de fond en comble (comme l'Algérie dominée pendant 130 ans livrant une guerre de huit ans qui fit deux millions de morts), ont réagi dans un désordre parfois cataclysmique: entre 1990 et 2000, la guerre intestine algérienne a fait 250000 morts, les individus s'entretenant dans les séquelles du colonialisme, c'est-à-dire dans l'affrontement jamais fini entre la tradition (l'islam et ses valeurs, la famille musulmane avec le rang inférieur, en apparence, de la femme) et la modernité (importation de tous les standards de la justice, de la famille nucléaire, de l'instruction et de la transformation de la condition féminine des filles et des femmes, etc.).

Les effets de la colonisation sont très profonds, très complexes et ont entraîné des modifications imprévues et imprévisibles dans les pays soumis; l'effet boomerang est aujourd'hui constaté dans l'émigration de masse des ex-colonisés vers les pays ex-colonisateurs.

Ce qui est frappant, c'est que la majorité préfère migrer dans le pays ex-colonisateur, dans un véritable « Syndrome de Stockholm »: ce concept fut proposé pour expliquer l'attachement psychologique de victimes ou d'otages envers leurs bourreaux. L'expression doit son nom à l'analyse par le psychiatre suédois Nils Bejerot d'une prise d'otages ayant eu lieu à Stockholm en 1973, à la suite de laquelle les victimes n'ont pas souhaité poursuivre en justice leurs ravisseurs. J'évoque ce syndrome pour expliquer comment ceux qui furent colonisés par l'Angleterre se reportent vers elle en migrant et comment ceux qui le furent par la France se reportent vers elle. La facilitation se fait par la langue, on le comprend

aisément, les langues étant l'outil majeur de l'invasion et de la colonisation, comme on le voit dans les pays subsahariens qui ont adopté comme langue officielle celle du pays ex-colonisateur, ce qui est un non-sens, si on y voit, comme moi, un symptôme masochiste.

Dans le passé récent, les effets de la colonisation ont été analysés: on veut voir ses effets positifs alors que les effets négatifs sont pudiquement voilés, voire niés. Le sadisme des colons, si on l'envisage comme phénomène collectif, était exercé impunément: les massacres pour envahir et occuper les terres étaient la règle en cas de résistance.

Les domaines les plus importants, les plus positifs, dans la rencontre entre colons et colonisés sont, indubitablement, la santé et l'éducation. Cependant, la vie quotidienne, la famille, les us et coutumes, l'instruction et l'éducation, la justice, les modes d'habitat, la gestion de la terre par le cadastre, les modes de gouvernance, l'administration et l'organisation de l'Etat, les relations homme-femme, la condition féminine, tout cela a été profondément, inéluctablement, définitivement bouleversé, transformé, remodelé... (En un rien de temps: au Maroc, en 44 ans seulement !).

L'Histoire nous apprend que les êtres humains ont toujours vécu dans les guerres, ils ont essayé de repousser des invasions, ils ont tenté de vivre en sécurité sur un territoire regroupés en peuples vivant de la même manière, en partageant une culture elle-même immergée dans une civilisation. Mais allait intervenir un phénomène inconnu jusque-là: ce qui est caractéristique de la colonisation moderne, c'est son étendue colossale à travers l'envahissement du monde entier par des puissances européennes.

Les États ont, de tous temps, été animés par l'obsession territoriale: la colonisation de territoires était à l'origine une pratique d'annexion pure et simple, faite par des peuples conquérants pour accroître leur espace vital et augmenter leurs possessions et leurs richesses. Le terme de colonisation ne distinguait pas si le fait considéré était celui d'un peuple ou d'un État constitué.

C'est à l'occasion de l'exploration et de l'annexion des terres lointaines par certains États européens, à partir du 15^{ème} siècle, qu'a commencé à se poser juridiquement le statut de ces territoires et des personnes qui y vivaient.

Au 16^{ème} siècle, la colonisation est définie comme une politique d'expansion pratiquée par des États à l'égard de peuples moins développés, obligés d'accepter des liens plus ou moins étroits de dépendance: on entre dans les processus d'invasion pure et simple et de mépris absolu

des peuples différents, peu aptes à se défendre par la violence contre celle exercée par les Occidentaux qui se comportaient comme des barbares sans foi ni loi.

Mais ils étaient armés et avaient une puissance que les autres avaient perdue (Dans le monde arabo-islamique, par exemple, entré en décadence dès le 12^{ème} siècle) ou n'avaient jamais eue.

Le statut des personnes vivant sur les territoires colonisés était très défavorable, sinon insupportable: les envahisseurs des Amériques se sont même posé la question de savoir si les Amérindiens avaient une âme ou non, les traitant plus mal que des bêtes, puisque, de leurs chevaux et montures, ils prenaient plus soin.

L'occupation semblait un mode légal d'acquisition de « *territoires sans maître* » signifiant que le seul fait d'en avoir pris possession peut conférer des droits sur le territoire, doctrine favorisant la priorité de la découverte; l'État et sa souveraineté sont concrétisés par leur pouvoir absolu sur un territoire mais aussi sur ses zones maritimes.

La notion de « territoire sans maître » manifestait la négation des droits des populations « indigènes » (*appelés aussi « autochtones », « aborigènes », « natives » en anglais*, toutes désignations des peuples conquis par des mots, infamants pour tout colonisé un tant soit peu instruit) et celle de l'identité étatique des formes d'organisation sociale rencontrées par les diverses vagues de colonisateurs. Le « territoire sans maître » devint un corps, – *dans une métaphore le comparant au corps humain, celui de l'esclave-*, qui pouvait être violé, possédé, découpé, acheté et même vendu. Le Congo, par exemple, a été « acheté » tout entier par Léopold II, roi de Belgique et était devenu le Congo belge: pour ce faire, il fit l'un des plus grands massacres de toute l'histoire avec 10 millions de morts.

Lors de la conférence de Berlin 1884 sur le partage de l'Afrique entre les grandes puissances européennes, elles ne reconnurent l'existence que de quatre États indépendants pouvant structurellement échapper à leur convoitise. Durant le 19^{ème} siècle, les Européens se lancèrent dans une nouvelle et très vaste vague de colonisation, poussés par la nécessité d'une expansion économique hors d'Europe et par la quête de marchés commerciaux et de matières premières pour une industrialisation récente en pleine expansion.

Quand le terme de colonialisme apparaît comme invasion par un État souverain d'un autre territoire, c'est la souveraineté de ce dernier sur son territoire qui est déniée et abolie, l'État étant un territoire, un peuple, un gouvernement ayant le pouvoir de contrainte.

L'idéologie colonialiste impérialiste qui a abouti au colonialisme a été développée durant la seconde partie du 19^{ème} siècle, dans la plupart des États européens, en un mouvement colonial généralisé, sous couvert de « mission civilisatrice » et fondée sur la notion d'impérialisme appuyée sur la doctrine juridique élaborée depuis le 16^{ème} siècle, justifiant l'occupation comme « mode légal d'acquisition de territoires sans maître ou non constitués sous forme d'État ». ils voulaient civiliser des peuples qui avaient de très grandes civilisations déniées puis infériorisées comme telles.

Or, tous les pays qui ont été occupés par le colonialisme contemporain sont de vieux pays avec des sociétés très structurées, des lois, des modes de gouvernement traditionnels, des langues, des modes de vie ancestraux reconduits par la tradition, et, de plus, ce sont des États puisque tous avaient un nom, des frontières et une reconnaissance par les pays voisins. Même ceux qui étaient occupés, notamment par la Turquie régnant sur tout le monde arabe (sauf le Maroc), portaient un nom reconnu par tous. L'impérialisme occidental a d'ailleurs défait la Turquie et occupé tous les territoires que celle-ci avait elle-même envahis.

La colonisation s'est établie avec la mise en place d'une administration, politique, militaire et économique du territoire occupé, administration imposée à la population locale, avec, à sa tête, les représentants du pays colonisateur.

Dans cette rencontre, extrêmement injuste pour les colonisés, (*ils ont connu l'humiliation, la soumission, la honte, c'est-à-dire qu'ils ont subi toutes sortes de blessures narcissiques*), rencontre tellement narcissiquement satisfaisante, au contraire, pour les colons, on a deux versants en opposition totale; les aspects négatifs l'emportent de loin sur ceux qui sont positifs car le prix à payer par le sang versé, par l'abaissement et l'aplatissement de la dignité, l'avilissement, la confusion, la honte, la mortification a été incalculable. Prix énorme en pertes humaines, lors de la révolte des colonisés, enfin, qui fit aussi d'énormes ravages de vies humaines après celles, tombées en nombre colossal, lors de l'envahissement et de la « pacification ».

Pour les aspects positifs, il faut admettre que la santé et l'éducation, en premier lieu ont été l'apport les plus importants et les incontestables de la colonisation: ne pas le reconnaître de la part de ceux qui en ont bénéficié est aussi une erreur historique.

Pourtant, les colonisés se défendirent d'abord violemment contre ces apports: ils refusèrent la vaccination, les soins de santé modernes, l'instruction des filles et leur émancipation: l'ouvrage d'Yvonne Turin est im-

portant dans ces domaines. (Yvonne Turin, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale. Écoles, médecines, religions, 1830-1880*) parce qu'il donne un aperçu historiographique sur l'enseignement colonial dans l'Empire français et, plus largement, sur la « mission civilisatrice » que les colons se croyaient chargés de faire, mission telle qu'elle fut pensée et mise en œuvre au Maghreb, en Afrique subsaharienne, en Asie, en Océanie ou aux Antilles.

Le livre d'Y. Turin relate les premiers grands rapports légitimant « l'œuvre scolaire » à l'époque coloniale, en passant par la phase d'accumulation des années 1950-1990, jusqu'aux dernières thèses qui proposent une histoire plus sociale de l'enseignement colonial, le paysage historiographique ayant profondément évolué.

Les travaux les plus anciens montrent l'importance des débats consacrés à la question de l'adaptation du système métropolitain européen à la situation coloniale in situ. Quant aux travaux les plus récents, ils suggèrent des pistes nouvelles, sur les relations entre enseignement public et missionnaire, sur les questions linguistiques, ou sur les connexions entre situation coloniale et métropolitaine. De cet état des lieux forcément lacunaire, ressort l'impression d'un champ de recherches déjà très riche, et actuellement renouvelé.

Le problème reste celui de la production scientifique et intellectuelle sur les périodes coloniales en ce sens qu'elle est, de nouveau, faite en Occident. Les colonisés sont trop faibles scientifiquement et intellectuellement pour produire un corpus sur les périodes coloniales, n'ayant ni documentation ni moyens de la recherche.

« *Les archives comme structures de la pensée et de la création actuelles, à travers les traces et palimpsestes du passé, Cas de la sexualité dans le rapport colonial* » (Symposium, Berlin, 23 janvier 2019): c'est le titre de ma communication à ce symposium international; j'analysais la sexualité pendant les périodes coloniales, un rapport soumettant encore davantage et plus intimement les colonisés aux désirs et fantasmes des colons. C'est le rapport le plus étroit, le plus inévitable et le plus scabreux, le rapport sexuel sous toutes ses formes.

Si l'on se place du point de vue de la psychanalyse et de l'anthropologie, on se rend compte de l'intrication des peuples, au sens premier du terme, les mouvements de populations ayant toujours généré des rencontres physiques entre les hommes et les femmes.

On s'aperçoit également que la sexualité fut le moteur essentiel de ce qui était le « non-dit » et le déni entre les colonisateurs et les colonisés: c'est l'aspect le plus inconnu, le moins révélé, le plus parlant, concernant l'injustice subie par les colonisés, la sexualité.

C'est le scandale de la relation colonisateur-colonisé.

Le regard obscène de l'homme blanc, la sexualité et la pornographie ne furent pas un corollaire marginal de la colonisation, c'en fut un élément constitutif, les relations amoureuses et sexuelles révèlent la domination par le sexe qui a été un élément clé de la colonisation et des imaginaires sexuels coloniaux.

Le sexe, aux colonies, a fait partie des tabous, même si tous savaient tout, aussi bien colonisateurs que colonisés. Le corps des femmes noires, par exemple, démontre le caractère massif, pendant des siècles, de son utilisation par le regard et les actes des hommes et des femmes blancs, processus commencé dès les premiers contacts, au tout début de l'esclavage de couleur et de la traite. L'usage sexuel et la manipulation coloniale des femmes furent aussi abondants que permanents.

Et la violence sexuelle coloniale est un fait avéré.

La violence sexuelle a accompagné toutes les guerres, les invasions, les colonisations, les rencontres même pacifiques entre les peuples, de tous temps et partout. Elle fut particulièrement intense et délétère pendant l'esclavage et la colonisation moderne.

Tous les colonisateurs (administrateurs, commerçants, voyageurs, explorateurs, voire missionnaires) pouvaient – *même s'ils ne l'ont pas tous fait* – se livrer, sur les femmes africaines et asiatiques, à ce qui leur était interdit en métropole. Les colons s'autorisaient des « femmes nues » alors que le puritanisme occidental était très fort à l'époque. Les espaces sexuels furent rejetés vers les colonies, la pornographie coloniale, seule, fut tolérée et magnifiée.

Les abus sexuels ne furent pas des accidents épisodiques ou marginaux, ils constituèrent un des ciments constitutionnels de l'entreprise coloniale. L'obscénité du colonisateur blanc est patente. Elle a méprisé et les femmes et les hommes colonisés, ceux-là vaincus et ne pouvant assurer la défense des faibles, femmes et enfants, devenus objets du désir des Blancs. Les pays esclavagistes et colonisateurs ont (ré) inventé l'« Autre » pour mieux le dominer, posséder son corps, comme ils se sont emparés de son territoire.

Le sexe, dans la domination des corps, a un rôle central dans les rapports de pouvoir entre les « races » dominées et les colonisateurs. Ce passé oublié, ignoré, jusqu'à ses héritages contemporains, chemine le long du récit de la domination des corps.

La domination sexuelle, dans les espaces colonisés, et dans les Etats-Unis lors de la ségrégation, fut un long processus d'asservissement produisant des imaginaires complexes qui, entre exotisme et érotisme, se nourrissent d'une véritable fascination/répulsion pour les corps qui devaient d'abord être ceux d'une « race » différente: Gauguin usait et abusait des corps des Tahitiennes, même enfants, c'est une injure pour les

petites filles et les femmes peintes sur ses toiles, asservies à ses besoins sexuels, comme si elles se trouvaient là pour « ça ». (On en revient à Freud avec sa création des trois instances psychiques, le « ça », le « moi » et le « surmoi »).

La sexualité aux colonies n'était limitée par aucun tabou, les enfants, aussi, servant de proies sexuelles, qu'ils soient filles ou garçons: la violence des fantasmes projetés sur les populations colonisées fut sans limites puisque le corps de l'« Autre » fut placé en dehors du champ licite et légal des normes, il fut considéré comme plus proche de l'animal et du monstre que de l'humain, plus en affinité avec la Nature qu'avec la Culture, un corps qui excite autant qu'il fait peur. Les femmes indigènes, revêtues d'une supposée innocence sexuelle qui les conduit avec constance au péché, au stupre ou à une dépravation sexuelle atavique liée à leur race, confortent la position conquérante et dominante du maître et colonisateur.

La domination esclavagiste et coloniale permit aux colonisateurs de se penser et de se vivre en maîtres dans des espaces où leurs possibilités sexuelles furent agrandies par rapport aux normes et aux interdits de leurs propres sociétés, tout en excluant leurs propres femmes de ce même droit.

Du côté colonisé, les femmes livrées aux colons étaient en très grande majorité des prostituées (*Ex. les peintures de Matisse, faites au Maroc, les photographies sur verre de G. G. de Clérambault, psychiatre et ethnologue spécialiste du drapé qui fit, à distance, des photographies spectaculaires sur groupes de femmes revêtues de haïks*).

Dans les espaces colonisés, la question raciale est au cœur de la construction des sexualités, car elle y est le pivot central de l'organisation politique, économique et sociale. Sur cet ensemble de questions concernant toutes les aires géographiques et tous les empires coloniaux, et, ce, quelle que soit l'époque, les écrivains et les artistes ont laissé leurs empreintes, tout en participant à la construction du regard pervers sur les « Autres ».

Sexualité, prostitution, homosexualité et « race » s'entremêlèrent entre 1830-1840, traversèrent le 19^{ème} siècle, s'achevant autour de 1960. Aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles, les colonies étaient vues comme les empires du vice (Cf. le roman pseudo-scientifique du Dr Jacobus, *L'Art d'aimer aux colonies*, 1893).

La dernière phase de l'histoire coloniale, enclenchée après 1945, est une période marquée par le déploiement frénétique des violences sexuelles, notamment contre les femmes colonisées, au sein des populations civiles, pour marquer et violenter les corps des colonisés et les punir de leur désir de se débarrasser de leurs oppresseurs, pour détruire les femmes indigènes devenues les icônes des mouvements de libération et les combattantes actives militairement et politiquement dans toutes les luttes anticoloniales.

Ainsi, la pratique du viol, au sein du corps expéditionnaire français, durant les guerres coloniales devint la règle, avec des moments d'ultra violence sexuelle pratiquée lors de lynchages et émasculations. Pour se libérer, les pays colonisés sacrifièrent les vies et les corps de millions de victimes, majoritairement des hommes, mais aussi des femmes, ces corps qui avaient servi soit d'outils de travail, soit d'objets sexuels ou de torture, soit de chair à canons.

Ces héritages se perpétuent dans les pays du Sud avec le tourisme sexuel qui s'est développé avant les indépendances et constitue désormais une véritable économie globalisée. De très nombreux pays anciennement colonisés se sont « spécialisés » dans l'offre sexuelle à destination des Occidentaux et des nouveaux pays industrialisés. Héritier de la prostitution coloniale, le tourisme sexuel véhicule toujours les mêmes fantasmes et mobilise les mêmes imaginaires érotiques et pornographiques transmis depuis les périodes coloniales. Les actuelles migrations Sud/Nord peuvent aussi provoquer des événements où la violence sexuelle extrême est convoquée (Événements de Cologne, en Allemagne, en 2016, traite des Nigérianes en Italie, etc.).

De nombreux exemples interrogent ce « droit global » des hommes à accaparer, y compris par la violence sexiste et raciste, toutes les femmes considérées par eux comme étant les possessions des « Autres », mais aussi, évidemment, celles appartenant à leur propre famille, groupe, culture, nation, « race ».

En ce 21^{ème} siècle, si des structures de domination perdurent incontestablement, d'autres processus inverses se déploient simultanément.

On comprend désormais que la réduction des femmes et des hommes « Autres » à leur sexe/sexualité, principe fondateur de la doxa coloniale depuis l'origine, mais aussi des modèles sociaux des cultures désormais globalisées, est loin d'avoir totalement disparu. Et, pourtant, dans le même temps, le métissage est aussi devenu l'horizon d'une utopie censée préfigurer, pour certains, l'éclosion d'une véritable société mondialisée, post raciale et égalitaire, par un effet boomerang que les colonisateurs n'avaient certes pas imaginé, quand ils ont, pour la première fois, foulé les terres de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie et de l'Océanie.

C'est un travail de déconstruction, absolument nécessaire, qu'il faut faire, c'est une tentative que j'ai essayée de faire dans le livre « Lo schiaffo », la gifle que m'a donnée l'Occident.

Je remercie l'éditeur qui a bien voulu commenter pour la « Revue Transculturale Mimesis » le livre qu'il a publié en deux langues, ce qui le rend accessibles à beaucoup de lecteurs; qu'il en soit remercié.

Lo Schiaffo, metafora del dominio Victor Matteucci

Se siamo d'accordo che la storia moderna per gli occidentali ha inizio con la scoperta dell'America, allora, dobbiamo convenire sul fatto che la storia moderna consiste nella negazione dell'altro. Se fino a quel momento l'altro era un nemico, da quel momento in poi, l'altro ha cessato di esistere. Ernesto Balducci considerava quell'incontro una occasione storica mancata per l'occidente di incontrare l'altro e ironizzava sulla presunta Epifania dell'altro che non aspettava altro che essere scoperto.

L'eliminazione dei nativi, lo sterminio degli indios, il traffico di schiavi dall'Africa, il colonialismo, il neocolonialismo fino al genocidio dei Palestinesi dei nostri giorni descrivono questo continuo, incessante processo di eliminazione o dell'assimilazione dell'altro.

L'autocensura di questi giorni, da parte di media e stampa occidentale, l'attuale clima di propaganda dimostrano che nessuna coscienza critica è ammessa, nessun dubbio è consentito, nessuna protesta è tollerata.

Rita El khayat ricorda che una nota casa editrice francese ha rifiutato un suo libro affermando che non è di questo antioccidentalismo di cui si ha bisogno.

Di fatto, il colonialismo viene rimosso dalla coscienza occidentale anche se le statue dei colonizzatori, come ancora ricorda Rita El khayat, troneggiamo in tutte le città europee.

Addirittura, secondo qualcuno *“Una lezione di onestà storica sarebbe urgente per le nuove generazioni, aiuterebbe a ricostruire la nostra autostima e a vedere il futuro con più fiducia”*.

Questa frase accompagna l'uscita di un recente libro del giornalista, Federico Rampini, Mondadori editore; sul sito web Feltrinelli: titolo: *“grazie Occidente”* sottotitolo: *“Tutto il bene che abbiamo fatto”*.

Una retorica che ci riporta indietro negli anni, quando il colonialismo era spiegato come atti di pura generosità per portare la civiltà e il progresso in Africa, in India e nel resto del mondo, e non per depredare questi Paesi delle risorse e dei giacimenti, come qualcuno si ostina a ripetere.

Infatti, l'amputazione delle mani dei braccianti nativi nell'ex Congo belga quando essi non raggiungevano una determinata quantità di raccolta del caucciù, era solo per educarli alla civiltà. Chi si rifiutava, o consegnava caucciù in quantità minori di quanto richiesto, era punito duramente, fino alla mutilazione: veniva loro tagliata una mano o un piede; alle donne, le mammelle. Contro i ribelli si ricorreva all'assassinio, a spedizioni punitive, alla distruzione di villaggi, alla presa in ostaggio delle donne. L'uccisione e la mutilazione di milioni di persone (secondo calcoli attendibili, nell'arco di un ventennio morirono circa dieci milioni di persone in quello che era il Congo Belga) era dunque necessaria per il loro progresso e coloro che ancora oggi imbrattano settimanalmente la statua di Leopoldo II a Bruxelles, posizionata in bella vista al lato della residenza reale e alle porte del quartiere europeo, sono solo degli ingrati e incivili.

D'altra parte, anche i Paesi ex colonizzati sono molto reticenti riguardo all'analisi del periodo coloniale e ne fanno addirittura un tabù.

E non è un caso.

Questa storia di violenza e di prevaricazione di massa ha gli stessi connotati delle violenze dei maschi sulle femmine che lega in modo perverso la vittima al carnefice. Sia il violentatore che il violentato tendono a rimuovere o a negare la violenza. Entrambi attuano procedure di negazione o di difesa, ma entrambi ne sono irreversibilmente disturbati.

Inoltre, l'idea di Rampini, secondo cui l'Occidente abbia solo fatto del bene ricorda molto la giustificazione dei maschi quando affermano di essere stati provocati dalle donne, o quando negano la violenza perché a loro dire vi sarebbe stato un consenso.

Ma come sia stato possibile legittimare il colonialismo, e in genere lo sterminio e la messa in schiavitù dell'altro, è altrettanto incredibile. Alla base del concetto di conquista c'è il diritto romano di "*occupatio*" con cui Carl Schmitt (il Nomos della terra – Adelphi) spiega come "la scoperta" legittimasse la presa di possesso.

(...) "Scoprire, reperire, rinvenire, ovvero, *découvrir, mari, isole e terre fino a quel momento sconosciuti*" (sconosciuti ai sovrani cristiani, ovviamente). Dunque, alla base del titolo giuridico europeo c'è la scoperta, da cui, l'esistenza che perciò si deve alla scoperta, altrimenti, se non fossero stati scoperti, non sarebbero esistiti. L'*occupatio* è legittima perché si tratta di territori che devono l'esistenza all'occidente che li ha scoperti e che dunque, come conseguenza, sono vuoti e inabitati o se abitati, lo sono da soggetti fuori del mondo civile, non proprio umani.

Era necessaria una voce Altra, una voce indipendente, era necessaria come l'aria, quando si è così chiusi e censurati da rischiare di soffocare. C'era bisogno che, a scrivere un saggio sul colonialismo, fosse un soggetto ex colonizzato, che fosse soprattutto una donna perché le dinamiche del dominio occidentale, della prevaricazione sui popoli e sui Paesi extra occidentali, sono le stesse che si registrano, nell'annientamento delle donne da parte maschi, dei neri da parte dei bianchi.

E come spiegare questa complessità del dominio dell'occidente se non nel modo più semplice e più chiaro, se non con la metafora di uno schiaffo che il maestro francese dà all'unica ragazza araba seduta all'ultimo banco e che non aveva fatto niente di male? Ma era l'unica ragazza araba, l'unica che si potesse schiaffeggiare impunemente per dare l'esempio agli altri.

Era necessario che Rita El Khayat scrivesse questo saggio perché solo chi ha vissuto una violenza ha le parole giuste e gli esempi chiari per descriverla e per aiutarci. Perché di questo si tratta, di aiutare l'Occidente, nonostante tutto.

Rita El Khayat LO SCHIAFFO *La memoria di una donna araba tra colonialismo e resistenza* Mediter Italia 2024 Collana Annali e documenti